
U d'/of OTTAWA
39003003411120

20 avril 70

à M. L. Ulbach

hommage

J. [illegible]

LE P'TIT

DU MÊME AUTEUR

Sur le Vif, vers.
Paysages de Femmes, vers (épuisé).
Sur les Talus, vers (épuisé).

EN PRÉPARATION

Le Stage, prose.

LE P'TIT

PAR

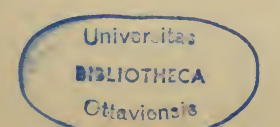
JEAN AJALBERT



PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

7, rue du Croissant, 7



A MON AMI

PAUL BONNETAIN

PREMIÈRE PARTIE

LE P'TIT

PREMIÈRE PARTIE

Madame Lancin, quarante ans, massive, en camisole lâche, en tablier de cretonne bleue, tricote sur le pas de la porte, à la tiédeur vernale de l'air; près d'elle, une voisine s'est arrêtée :

« C'est y donc qu'vous voulez vous tuer « les yeux, Mame Lancin ?... Comment « qu'çà se fait qu'vous voilà là aujour-

« d'hui ? Vous faites donc pas vot' somme...
« Ah ! mais j'y pensais pas, c'est jeudi...
« Vous avez vot'garçon ! »

« Mais oui, le p'tit est de sortie.... Mais
« ça ne l'change pas beaucoup... Il est à
« ses devoirs. »

Et par les vitres de la devanture blanche à filets bleus, on discernait une tête blonde, penchée sur des livres, entre les deux pots de géranium qui ornaient le comptoir, dans la boutique froide et nue comme une salle de douches.

La voisine interrogeait :

« M'sieu Lancin s'repose, lui... Il
« n'manque pas son heure, hein ? »

En réponse, Madame Lancin dévidait un écheveau de considérations domestiques :

« Bé, dam, debout à trois heures du « matin... Eté comme hiver... une vraie « galère...

« Faudrait avoir la tête solide, avec tant « de domestiques...

« On est volé comme dans un bois...

« Y a plus à se fier sur personne, au « jour d'aujourd'hui...

« Ça n'a l'air de rien, c'est un rude cas- « sement de tête...

« Faut être là pour faire partir les voi- « tures à Paris...

« Compter au fur à mesure toute la ma- « tinée...

« On n'a qu'l'après-midi d'bonne... » développait Madame Lancin ; et, la conversation repartie sur son fils, elle le dépeignait :

« C'n'est pas un garçon, voyez-vous,
« c'est une fille...

« Il va sur ses quinze ans, on lui en
« donnerait plutôt dix-huit...

« Sérieux comme un homme...

« Propre comme un sou...

« Il n'use pas...

« Un pantalon lui fait six mois...

« Et avancé pour son âge...

« Vous ne le feriez pas jouer une minute...

« Toujours la tête dans ses livres, à s'en
« rendre malade...

« Comment voulez-vous que les sangs
« circulent...

« C'est bien du tracas, et, encore, pas
« sûr de réussir...

« Mais vous comprenez, c'est pour lui,
« ce qu'il en fait...

« On s'en donne un tintouin, un aria de « tous les diables...

« Il faut payer la pension... ça coûte les « yeux de la tête...

« C'est bien des sacrifices...

« Ah ! il a d'la chance qu'on soit venu « au monde avant lui...

« On travaille pour lui en garder un « peu...

« Il s'ra p't'ête content d'en trouver « d'gagné plus tard...

« Savez-vous qu'si j'avais eu une fille, « elle commencerait déjà à m'aider...

« Une fille, c'est toujours utile, dans « une maison, pour bien des p'tites cho- « ses...

« Enfin, faut prendre le temps comme il « vient. . »

Et, sur cette sage conclusion, la voisine acquiesçait, rattrapant les bouts de phrases de Madame Lancin.

« Ah! ben tant pire, faut vous estimer « très heureuse...

« Vous avez du contentement avec lui...

« Y en a pas beaucoup d'aussi avancés « pour son âge...

« C'est vrai que vous n'êtes pas regar- « dante...

« Une fille, c'est pas toujours com- « mode...

« Y a bien de la responsabilité...

« Comme on dit : on peut lâcher les « coqs, tant pire pour ceux qu'ont des « poules, s'ils savent pas les garder...

« Si le mien pouvait être comme le « vôtre... »

Ce désir formulé, la voisine s'extasie sur le tricot de son interlocutrice, occupée à de ces rudes bas rustiques, contre lesquels luttent en vain les plus aigus orteils.

En réponse, Madame Lancin explique :

« Qu'elle est une femme d'ordre...

« Qui s'occupe de son ménage...

« Qui sait le prix des choses...

« Dont les bas sont meilleurs que tout « ce qui se vend...

« Son fils n'attend pas après, Dieu « merci...

« Car les armoires sont pleines...

« Mais on ne peut rester les mains « vides, à rien faire... »

En effet, Madame Lancin, une campagnarde tard venue à Paris, n'admet pas les chaussettes de papier à cigarettes, et

de pelure de pêche. Elle a des habitudes invétérées de tricot rigide, elle veut la maille serrée, et maternellement, à la mode de son pays, elle croise le fer de ses aiguilles pour les tibias bien aimés de son fils ; et elle parle, et elle tricote et tricote, tandis que s'enfuit la voisine, lançant :

« J'ai mis mon pot-au-feu avant de par-
« tir...

« Je vais être en retard ..

« Mon mari rentre de bonne heure, ce
« soir...

« On a bien raison de dire que les fem-
« mes sont bavardes...

« On n'a pas oublié de nous couper le
« filet...

« En avons-nous taillé une bavette ?... »

*
* *

Madame Lancin continuait à tricoter dans le silence de la petite rue, et son fils travaillait au comptoir, lorsque s'ouvrit la porte du pavillon d'en face. Tout en falbalas crème à dentelles, un souple peignoir froufrouta, laissant derrière un sillage de parfums ; des guipures et des fanfreluches émergeait un visage d'un contour doucement régulier, aux joues tendres sur lesquelles de la poudre de riz était comme une poussière de pollen sur des corolles ; le cou, d'une candide chair d'enfant, se plissait, délicieusement, la nuque amatie sous les ondulations d'or d'une chevelure à l'air ; d'un poli d'acier,

les yeux luisaient dur, semblant n'avoir jamais pleuré : et les lèvres fardées, qui bordaient d'écarlate les dents humides, restaient entr'ouvertes d'un conventionnel sourire : Laura Erlandi.

Elle traversa la rue, royalement, comme la salle d'un trône et, à Madame Lancin qui s'arrêta de tricoter :

« Je vous rapporte la vaisselle que « vous avez bien voulu nous prêter », dit-elle en déposant un panier.

« Vous nous avez rendu un grand ser-« vice ; nous étions bien embarrassés « sans vous. »

« Oh ! cela ne pressait pas ; tout à votre « aise... Nous, nous n'avons jamais chan-« gé... voilà vingt-cinq ans que nous « sommes ici... Mais, par les autres, je

« devine quel aria ça doit être quand on « déménage. Je ne tiens pas à en es-« sayer, » répondait la tricoteuse.

Laura :

« Maintenant nous voilà à peu près « organisés. Ça n'a pas été sans mal. »

Pierre Lancin, durant le dialogue, s'était avancé. Il regardait Laura, subitement, avec de naïfs yeux d'envie; il l'écoutait parler, de sa voix splendide et sans âme, une voix qui donne des notes, comme un verre de cristal.

Elle le fixait, avec quelque chose de vain et de hautain dans l'éclat purement minéral de ses yeux, dans l'arc tendu de son sourire : telle une déesse d'Homère, descendue aux soins du ménage.

Elle demanda :

« C'est monsieur votre fils, on ne le voit jamais ? »

« Il est en pension...

« Il va au lycée...

« Aujourd'hui c'est la sortie...

« Tous les jeudis et tous les dimanches... »,

déroulait la volubile Madame Lancin.

« Je le savais, répliqua Laura, j'ai ren-
« contré plusieurs fois monsieur, au
« train. »

Et, directement, elle lui jeta :

« Vous êtes fier, Monsieur ; je vous ai dit
« bonjour, hier encore ; vous ne m'avez
« même pas répondu ; vous avez fait sem-
« blant de ne pas me voir. »

C'était exact. Il n'avait pas osé, par peur de ses camarades.

Sa mère le secourut :

« Un ours, voyez-vous, Mademoiselle,
« un vrai ours...

« Pas pour deux liards de courage...

« Sorti de ses livres, il est mort, y en a
« plus... »

Lui, balbutiait :

« Je n'ai pas vu M-z-elle, pas fait atten-
« tion M-z-elle. »

Les pommettes lui cuisaient.

D'un non de la tête incrédule et qui secouait sa large chevelure, elle accentuait :

« Je crois que je vous fais peur. »

Et Madame Lancin d'appuyer :

« Le p'tit n'a pas grand toupet, voyez-vous...

« Mais ça lui viendra bien tout seul... »

Les phrases toutes faites de la commer-

çante, son gros rire humiliaient Pierre devant cette grande fille aux mains gantées : un serpent de corail se tordait à son poignet gauche ; un bracelet de pierreries cerclait l'autre bras ; mais surtout un peu du bras nu, un éclair de chair fauve, entre le gant et la manche courte, accaparait l'œil furtif de l'enfant, cependant qu'il se faisait honte de rougir des siens, dans sa conscience imprégnée encore des morales du catéchisme.

Sa tête tournait, comme une fois où il avait bu du madère et du champagne, au Salon des Familles, pour le mariage de son cousin Ranguet, épicier, à Vanves.

Le jour, au sortir de la boutique, le faisait clignoter des yeux.

Laura le fixait toujours, en parlant à Madame Lancin :

« Je crois que nous nous plairons ici...
« Père aime tant la pêche... Et puis, c'est
« si près de Paris...

« Avec le chemin de fer... le tramway...

« Pour deux sous, sur la plate-forme, » complétait Madame Lancin.

« L'été, ce doit être ravissant, la cam-
« pagne; les oiseaux, sur le bord de la
« Seine... »

La voix d'un marchand roulant sa charrette, couvrait les paroles de Laura de :

« Maquereaux frais... v'là l'maquereau...

Enfin, elle put achever.

« ... Nous avons une norwégienne... Si
« monsieur votre fils voulait me servir de
« barreur ? »

La brave Madame Lancin s'épanouissait d'aise à cette offre d'une telle demoiselle.

« Comment donc, lui, qu'est toujours « dans ses paperasses...

« Qui ferait jamais un pas...

« Vous êtes bien aimable de l'emmener...

« Qu'il se dégourdisse un brin... »

Et elle levait sur son garçon la douceur d'yeux célestes, des yeux de mère dont le fils « prépare ses examens ! »

*
* *

Madame Lancin les regarde s'en aller, se rapetisser, diminuer, se confondre en un point, bientôt imperceptible, au bout de la rue, qui, par l'éloignement, se ré-

trécit, dont les deux rangées d'arbres se brouillent, en une grêle forêt de baguettes. Et ce sont des marronniers équidistants, en équilibre au bord des trottoirs, qui affichent une parallèle et symétrique bonne volonté ; en un louable essai de reverdir, leurs branches se gonflent de bourgeons, pareils à des boutons de fleurets ; les jardins ont leurs allées ratissées; les villas ouvrent leurs volets repeints sur des murs recrépis ; le soleil, rond et plat, qui enfonçait tout à l'heure sa tête de malade parmi des oreillers de nuages, laisse un peu du rouge des convalescences lui monter aux pommettes ; la brise, la seule, la brise d'avril éparpille sa chaleur efficace ; la chère brise colporte des cris de marchands de quatre-saisons et autres :

« A la douce, cerises, à la douce. »

« Chands d'peaux d'lapins, chiffons, ferraille à vendre. »

« A la douce, cerises, à la douce. »

« V'là l'maquereau frais... du beau maquereau... »

Et une indicible chanson d'amour, meurtrie, déchiquetée par l'orgue de Barbarie, s'élance, plane, grâce à la bonne brise, monte mourir vers le ciel où de pâles lacs bleus débordent de la blancheur des nues ; et la senteur annuelle des lilas triomphe des émanations locales, cependant qu'à travers l'atmosphère fuligineuse s'insinuent de sympathiques effluves de renouveau.

*
* *

Ils descendent dans la barque oscillante, d'abord, et gagnent le large. Laura coupe l'eau de ses deux rames bien ensemble, et, silencieusement, ils filent sous le ciel que des nuages obstruent de taies blanches. Les pluies dernières ont remué la vase profonde ; la Seine roule de lourdes eaux métalliques ; des fumées d'usines montent droit dans l'air immobile. Vers une rive, s'enfoncent, jusqu'à la ligne de flottaison, les chalands à chargement de charbon scintillant de micas ; sur le quai, se groupent des huttes sinistres, s'entassent des cônes de sable, des cubes de briques.

Des camions s'ébranlent aux claquements en zigzags des fouets, les chevaux glissent sur le sol gras, des hommes vont et viennent du fleuve aux entrepôts, charriant des mannes de houille sur leurs torses nus, de cuivre rouge, un masque de cambouis graissant leurs visages, où vrillent, dans le suint, leurs yeux blancs comme ceux des nègres. Et, loin, s'étale la plaine chauve, où circuitent les boudins des gazomètres, et se haussent des talus pelés, la ligne du chemin de fer avec les énormes pains à cacheter des disques multicolores, entre d'inextricables entrelacs de fils télégraphiques, la voie fuyante à travers un paysage industriel de suie et de coke, que domine, en monticule, un cimetière pimpant et guilleret où, sous les cyprès taillés, s'accotent

les tombes entretenues de couronnes et de fleurs, et s'apàlissent les pierres sépulcrales — comme des marbres au fond d'un parc — sous la chevelure ruisselante des saules. Paysage encore presque d'hiver sur lequel souffle la grâce vivifiante du printemps, qui va plaquer les verdures périodiques aux talus, et faire surgir de l'herbe neuve aux cadres des pavés, par les tranquilles rues riveraines.

*
* *

Une île leur dérobe la plaine lépreuse, les usines, les entrepôts. A travers les enchevêtrements des rameaux se trahissent des bouts de portiques tricolores,

balançoires et trapèzes, surmontés de drapeaux ; du vert, précoce, pointe à quelques cimes. L'eau d'un barrage saute avec un fracas de ferrailles, et l'écume, des œufs à la neige, stagne longtemps, et loin, sur l'eau. Ils longent la berge opposée aux bords de l'île, elle, ramant à force de bras, les yeux sur lui, figé, à l'arrière, sous les premiers regards de la femme. Il n'ose arrêter les siens sur elle. Vaguement, il contemple, là-bas, sur le pont du chemin de fer, l'incessant passage des trains dont la fumée, en boucles et en spirales, évoque un féerique décor, un éphémère et perpétuel jardin d'arbres de neige, de touffes de lis florissant, s'épanouissant, pour s'effacer, refleurir, s'épanouir derechef à chaque train ; candide floraison d'où

l'enfant ramène sa vue sur Laura, dans le peignoir crème, tenacement, prêt à se demander si elle aussi n'est pas quelque vaine fumée, qu'un souffle emportera, comme le vent amasse ou disperse, là-bas, l'imaginaire jardin.

*
* *

Ils longent la rive. L'eau clapote aux flancs des barques amarrées, de jolies barques à noms d'actrices ou de batailles. Sur le quai, s'espacent militairement des arbres souffreteux, ligottés de fer, un numéro peint en noir sur une couche de blanc au haut du tronc, des arbres départementaux, des arbres immatriculés, pri-

sonniers sous le réseau des fils télégraphiques où pendent des débris de cerfs-volants, comme des squelettes d'oiseaux — des arbres desséchés, expirant de soif, au bord du fleuve.

Et, delà la route, s'alignent les villas restaurées, les guinguettes fardées et qui racolent le promeneur à l'invite de leurs nappes blanches, voyantes sous les bosquets, comme des dessous de filles.

Le calme de l'eau se ride de petites vagues, au passage d'un remorqueur, sur lesquelles dansent un instant les frêles embarcations ; puis, le courant s'aplanit, lisse comme du verre, et se pare d'une tremblante écharpe de lumière dérobée au couchant, tandis que se tisse une brume

violâtre sur les coteaux cuivreux, à l'horizon.

Laura se lasse, rame plus mollement : lui, tout honteux, dans un puéril mélange de désir et de pudeur, ose à peine lever les yeux sur la gorge mi-dégrafée, sur l'avant-bras sillonné de veines bleues, que découvrent les manches évasées, sur les bas cerise, entre les babouches et le peignoir. Dans le silence, la voix de Laura parle, plus sonore sur l'eau :

« Vous avez donc bien peur de moi ? Vous ne dites rien ? »

« Non, m'selle. »

« Pourquoi ne montez-vous jamais dans mon compartiment ? »

Elle faisait allusion, encore, aux rencontres, au train :

« Cela vous ennuie sans doute de quitter vos camarades ? Je comprends que vous préfériez leur compagnie. »

« Oh ! non... m'selle. »

L'enfant répond d'abord par monosyllabes : de subites rougeurs s'allument sur ses joues, aux interrogations de Laura, et les ramuscules bleuâtres des veines se gonflent sous la transparence des tempes minces. Mais il s'enhardit, progressivement, à regarder en face ; et, bientôt, il couve des yeux, de toute la largeur de ses yeux, la belle demoiselle qui se dévoile à lui, familière, comme un camarade. Pierre l'écoute, et peu à peu s'éteignent les rougeurs de braise sur sa molle et blonde figure :

« Moi, je suis au Conservatoire, pour le
« chant. Si je décroche mon prix, je dé-

« bute à l'Opéra-Comique. C'est ça qui
« sera chic... Vous n'avez pas vu mon
« portrait sur les boulevards? J'ai posé
« en travesti. C'est très épatant... Oh!
« Si je parlais comme ça devant père,
« c'qu'il m'enlèverait... C'est vrai, les
« parents, ça comprend toujours de tra-
« vers... Maintenant vous viendrez nous
« voir? Nous allons rentrer. »

L'enfant l'écoutait dire, l'âme assiégée de l'inéluctable mélancolie vespérale. Ils virèrent, abandonnant la barque au gré du fleuve et soudain Laura, ses mains traînantes dans l'eau, d'une voix atténuée, le visage noyé peu à peu de crépuscule, murmure, module, chante:

« *Connais-tu le pays où fleurit l'o...* »

— naturellement.

La musique, les charnelles odeurs flottantes, tout un inconnu de volupté s'infiltre dans le cœur de l'enfant dont l'être s'alanguit sous la torpeur nocturne. Ils descendent le courant assombri, entre les usines fumeuses, le port noirâtre d'une rive et les villas, et les jardins déserts de l'autre berge.

« *Un éternel printemps sous un ciel...* »

De la terrasse d'un café, les becs de gaz se reflètent dans l'eau en papillons de feu et la barque descend, lente parmi les cassures lumineuses

« *Aimer, aimer et mourir...* »

des lumières reflétées et Pierre se grise, se grise juvénilement de cette capiteuse chevelure éparse à la fraîcheur du soir, se grise de parfums issus du peignoir qui se gonfle ou s'affaisse, suivant le rythme de respirer, se grise et s'hallucine à suivre le contour de cette jambe

« ... *et mourir*. . »

aux bas cerise, dont le pied bat la mesure, très petit. Le sifflet d'un train... le ronflement d'un remorqueur tardif... La barque glisse, toujours lente, comme une ombre dans l'obscurité sur le fleuve. Pierre a les tempes martelées de migraine; sa chair, aiguillonnée, frémit; la soudaine envie l'empoigne de fourrer ses mains sous la

jupe,de saccager les affriolantes dentelles, de mordre dans ce cou éblouissant... La dure secousse du canot atterrissant l'arrête et c'est en titubant qu'il saute sur le sol...

Dans la rue, les yeux de Laura fouillaient jusqu'au fond les yeux de l'enfant, dont elle enserrait les épaules, d'un bras. Elle lui pressait la main, elle lui enfonçait les doigts dans la paume, remontant le long des poignets une fébrile frôlerie dont tout son corps frissonnait. Le sang battait tumultueusement en lui. Il voulut parler :

« Je ne suis pas chatouilleux, » dit-il.

Elle éclata de rire, d'une gaieté qu'il ne comprit pas.

« Vous viendrez me voir, pas ? » lui demanda-t-elle après un temps. Elle avait

à ce moment-là des yeux qui lui firent presque peur. Elle lui tendait la main :

« A bientôt, au revoir ? »

Il lui tendit la sienne. Laura restait droite devant lui, serrait cette main timide, semblait attendre. L'enfant, sans plus une pensée, retira sa main et dit :

« Au revoir. »

Ils rentrèrent chacun chez soi. Les ténèbres étaient tombées. La senteur des lilas trépassait dans la nuit d'avril douce comme un aveu.

*
* *

D'abord, nulle idée ne se précisait dans le cerveau de Pierre Lancin. L'apparition

de Laura, comme une clarté de printemps sur le morose hiver, avait chassé l'ombre de précoce gravité perpétuellement portée sur son front. Il sembla que ses gestes se dégourdissaient, que quelque chose en lui se dégelait, que du sang transparaissait sous la pâleur ordinaire de son teint ; son habituelle impassibilité se dérangeait. Il levait la tête de ces livres où, depuis qu'il savait lire, il penchait sa pensée sur la pensée des autres. Il compta les heures jusqu'à la sortie, dimanche, et la fièvre lui chauffait les tempes au souvenir de l'odorant peignoir, du bas cerise, des dentelles de la jupe, et de la vaste chevelure écroulée, traînante sur les épaules de Laura, dont, l'autre jeudi, les mains gantées de suède brun étaient aussi traînan

tes, couleur de feuille morte, sur le fleuve...

Pendant que, sous le trouble des sens, une lyre profonde, enclose dans son cœur fermé jusque-là, chantait; qu'une rosée de poésie baignait délicieusement son âme grisâtre d'enfant du Nord, d'abominables imaginations l'envahissaient, une peur d'inconnu, une terreur d'inexpérience; et, dans le même temps qu'il ressentait la douceur inconsciente d'aimer, de reporter sur quelqu'un l'excédent d'affection débordante de son être, les désirs charnels se manifestaient; tout un cortège de visions lubriques surgissait à ses yeux vierges — et aussi l'horreur de pécher, une épouvante de sacrilège...

Les anathèmes de l'Eglise contre la femme grondaient encore à ses oreilles,

depuis sa première communion, exemplaire : ses diligences et ses récitations l'avaient haussé au premier rang; zélateur, il avait versé 0, 60 pour le rachat, au rabais, des petits Chinois, et entassé toutes les récompenses: des vierges peintes — et pas peintes; des petits Jésus de toutes grandeurs; des médailles bénites de différents saints et de divers modules; des chapelets de Notre-Dame de Lourdes; des portraits de Notre Saint-Père le Pape; des flambeaux, des bougies roses: il avait pu s'aménager une chapelle dans un vieux secrétaire dont la porte en se baissant formait bureau; il y brûlait, comme encens, des pastilles du sérail qu'il achetait aux camelots sur les boulevards...

Mais, depuis qu'il était passé dans les

grands, la foi s'était en allée de lui, avec la suppression des pratiques quotidiennes: c'étaient les prêtres seuls, qui, par l'onction de leurs paroles, lui avaient fait aimer la religion. Ses camarades suivaient cette messe obligatoire du dimanche sur un roman; lui, apportait son précis d'histoire...

Cependant, aujourd'hui, pour la première fois depuis qu'il avait renouvelé, une inquiétude filtrait à travers son indifférence; sa conscience s'interrogeait. Toute la durée de l'office, vingt minutes, interminables, il se sentit mal à l'aise, s'impatienta, tourmenté, obsédé de ressouvenirs, récits de damnations, d'hosties saignant aux lèvres impies; tout l'indélébile enduit passé sur les malléables cerveaux d'enfants — incapables de lutter contre

— qui les encrasse pour toujours. Il n'arrachait pas les yeux d'une toile représentant l'Archange en train d'exterminer Lucifer. Au même temps, il se remémorait la musicale voix de Laura ; et il se jugeait perdu de songer d'elle, dans un tel lieu. Il subissait l'affolement de la pensée lancée dans le vide ; il roulait avec l'ange mauvais, dans sa dégringolade vertigineuse. La pierre livide des voûtes lui moulait un manteau de froid sur les épaules... Enfin, la hallebarde du suisse sonna sur les dalles, les sous tombèrent, avec un bruit de négoce, dans la sébille de la marchande de chaises et la foule s'écoulait, au carillon des cloches sonnant une autre messe. pour une autre fournée de fidèles...

*
* *

Pierre voulut embrasser sa mère. La boutique était encombrée ; Madame Lancin tempêtait, se démenait, s'effarait, dans le coup de feu de la vente. Elle avança la joue à son fils :

« Dépêche-toi », dit-elle.

Il put à peine l'effleurer d'un baiser ; et, comme d'habitude, il monta à sa chambrette, travailler jusqu'au déjeuner.

Il précipita ses devoirs, pour être exactement libre, si Laura venait le prendre ; et, après le déjeuner, il s'installa au comptoir, d'où il pouvait surveiller le pavillon d'en face. Machinalement, il détachait les pétales des géraniums, les glissait entre

deux feuillets d'un livre, lorsque la fille des nouveaux emménagés — ainsi la nommait Madame Lancin — parut et demanda que Pierre restât la journée avec elle.

Il pénétra chez ces actrices. Par cette appellation, pour quelques voisins, la maison était notée d'infamie: ces actrices! Il connut les parents de Laura : Gennaro Erlandi, une basse, naguères acclamé, droit dans sa vieillesse — toujours une tenue d'entrer en scène; et la mère, une grosse femme, courte, à cheveux d'encre, en robe à rayures multicolores; dont l'accent espagnol, rauque, grasseyait; ses épaules étaient le perchoir d'un bavard perroquet avec lequel elle conversait tout le temps. Ils invitèrent Pierre à dîner. Il vit la jeune sœur, Armande. Elle avait une

morte figure de cire, où, seuls, vivaient de larges yeux douloureux. Elle lisait. Ses paupières se levèrent, mollement, et retombèrent ; elle se reprit à lire. Sur ses genoux ronronnait un chat, qu'elle caressait d'une main maigre à en être diaphane.

Le jour, on avait sorti les chaises, dans le jardin. Il en manquait une ; Laura s'accommoda du tabouret du piano, s'amusant à tourner dessus, pour le visser. Ses cheveux s'étalèrent sur la nappe. Le père bougonna, d'accent italien :

« Ze ne comprends pas que tu n'attasses « pas tes seveux. »

Et la mère, ou le perroquet (on ne savait jamais au juste) réprima :

« Mais, ça abîme les cheveux de les attacher. »

Pierre inspectait timidement la salle à manger. Des partitions écornées s'entassaient sur la desserte ; un chapeau, des gants traînaient sur la cheminée, et, dans un angle de la pièce, une canne à pêche, une longue ligne s'effilait ; une boîte à asticots était par terre.

Monsieur Erlandi, qui avait des études, mit son jeune convive à l'aise, l'interrogea sur les examens. Pierre, dont les repas se prenaient silencieux, chez lui, à écouter le dialogue d'affaires de ses parents, et silencieux dans la consigne du réfectoire, à l'institution Saffrané, s'animait, s'échauffait de la sympathie environnante.

« Mais vous ne buvez donc pas?

Et Laura se penchait, lui versait, l'épaule contre lui, sa jambe plaquée à la sienne.

Armande jetait des bouchées au chat. Elle toussa, par la fraîcheur de la nuit survenue. Sa mère lui croisa un fichu de laine rouge, sur sa plate poitrine. Elle-même se coiffa d'un mouchoir à la basque, et le père avait un béret blanc. Laura divisait sa chevelure, par deux nattes qu'elle nouait en collier d'or sombre à son cou, disant :

« Je n'ai pas froid, moi, ça m'est égal,
« on peut laisser les fenêtres ouvertes.
« C'est utile, tout de même, les cheveux. »

Et elle courut au salon contigu s'examiner dans la glace, creusa des notes sur le Pleyel, revint goûter d'une crème que la mère — ou le perroquet — proclamait succulente et réussie, et, pour s'asseoir, appuya sa main sur l'épaule de l'enfant

que ces attouchantes caresses tourmentaient nerveusement.

Le père monta au lit; Armande avait rouvert son livre; la mère et le perroquet vaquaient à des ordres, à la cuisine. Pierre se taisait, dans une peur et dans une volupté, sa jambe prisonnière sous la pression impérieuse d'une babouche de Laura, qui, la tête entre les coudes, le serpent d'or de ses nattes tordu à son cou, chantonnait de sa voix indifférente, ses lèvres ouvertes vers lui...

Le silence durait, un digestif silence d'après-dîner; l'enfant ne bougeait plus, sous une fascination. La voix de la mère — ou du perroquet — rompit le charme. Pierre regarda l'heure à sa montre d'argent, sa montre de première communion:

« Il faut que je rentre à la pension...
« avant dix heures. . Au revoir, M'selle...»

Elle le conduisit jusqu'à la porte, l'ouvrit. Ils restèrent dans l'embrasure, elle, avec ses perpétuels yeux froids d'attente, lui, ses yeux de ciel trouble vers l'eau trouble du firmament, où nageaient les étoiles de ce mois de Marie ; des bribes d'un quadrille sautillaient, leur parvenaient du restaurant-salon-pour-noces-et-festins-de-400-couverts du bord de l'eau. Ils se tenaient vis-à-vis, tout contre, leurs haleines se mêlant, leur regards se croisant, lorsqu'un spontané baiser dans l'affolement furieux de l'instinct chez le jeune homme, souda sa bouche naïve aux lèvres habiles de Laura.

« Eh bien, mon p'tit, il t'en a fallu de la réflexion...

« Tu viendras, jeudi ? » et elle le faisait défaillir, à lui abandonner ses lèvres fondantes sous le baiser...

Il fallut partir, elle avait fermé la porte, son pas criait délicieusement sur le sable des allées ; elle chantait ; puis il cessa d'entendre, et il partit.

*
* *

Au dortoir, Pierre veut s'endormir. Ses yeux récalcitrants fixent la lune, blonde comme un sein, ronde comme un large sein de femme, la lune aux vitres du dortoir, la lune blonde et ronde comme un ventre de statue. Il s'assoupit. Et l'antiquité, les déesses des musées et des livres, défilent

dans sa mémoire. Sous le ciel de la Grèce, au bord des plages, les philosophes, parmi lesquels son professeur de seconde — pourquoi son professeur de seconde nage-t-il dans le sable, en jaquette et sans pantalons, avec une auréole sur la tête? — assistent à la naissance de Vénus jaillissant d'un coquillage, parmi les gerbes d'écume ; et chaque vague dépose sur le galet resplendissant une vierge que suit une autre vierge, et tout un troupeau, vêtu de leurs seules chevelures, s'enfuit par la campagne, tellement nombreuses, et pressées qu'elles couvrent la plaine du marbre de leur chair. Des hommes velus accourent, soulevant à l'horizon des mon t de poussière écarlate, sur leurs cavales d'or, foulent la plaine hu maine reten tis

sante de sanglots et s'engouffrent profondément en les vagues de la plaine marmoréenne redevenue mer mouvante et mugissante, où, tiré par les pieds, l'enfant tombe...

Puis il se rendort.

Et voici qu'à nouveau des créatures passent, troussant leurs jupes, pour monter dans le train ; et la couleur des bas illumine, au leste enjambement, entre le sombre des bottines et des robes, tandis que là-bas, dans une chambre mal définie, un colossal taureau se rue sur une femme droite, devant, qui l'appelait avec frénésie. Maintenant se développe une fresque de lubriques attitudes, qui naissent, se confondent, se séparent, se pénètrent, se repoussent, telles les multiples combinaisons

d'un kaléidoscope : Socrate peigne les cheveux d'Aspasie qui se déroulent en un fleuve d'ébène où glissent suavement des cygnes, lorsque dans un tumulte d'orgie, couronnées de pampres flétris, les lèvres et le corps souillés de lie, des Bacchantes passent, vociférantes, par les carrefours de Rome où copulent les chiens, vissés sous le regard des badauds. Et parmi d'inextricables ramures de corps qui se nouent, s'enchevêtrent au hasard de ses souvenirs classiques, dans une tour de Babel de lieux et d'époques, Pierre s'hallucine à percer le mystère du sexe ; mais il ne subsiste plus que des têtes ricanantes, des jambes folles battant sous les cloches des jupes, cependant qu'il saisit Laura, la meurtrit de ses ongles, et s'abime dans

une fausse possession d'où il s'éveille, moite, les yeux hébétés vers la lune blonde...

*
* *

Il prêta l'oreille aux conversations. Dans le compartiment, un de ses condisciples, Lucien Garrier, narrait une aventure :

« C'que j'ai rigolé... Nous avons va-
« drouillé jusqu'à trois ɹnəɥes du matin,
« avec Titine, une nouvelle du d'Har-
« court... Figurez-vous qu'elle avait sa
« mère, chez elle... Sa mère croit qu'elle
« travaille... Pas mèche, c'était rasant...
« Nous avons frêté un sapin... Ah ! c'qu'elle
« est chaude... »

Pierre ne perdait pas un détail. La femme lui paraissait d'un rouage compliqué, d'un commerce plus difficile que ne prétendait Lucien. Il eût désiré des explications techniques, qu'il n'osait réclamer, par crainte d'afficher son ignorance ; et les dires de son camarade se bornèrent à des: « C'que j'm'en suis payé une tranche... la « sale vadrouille... c'qu'elle est chaude... » qui l'instruisaient médiocrement, lui, qu'on admirait! n'avait-il pas une femme? On le croyait, à force de voir Laura, au train, avec lui!

Le baiser de Laura l'avait abasourdi. c'était, dans sa tête, un chaos de désirs et d'enfantines frayeurs. En outre, toujours les souvenirs de prêche hantaient son esprit, des foudres tonnaient dans sa cons

cience, comme s'il eût tramé un crime, la honte des siens, la ruine du monde. Puis, il appréhendait de ne pas savoir. Volontiers, il eût payé une de celles qui stationnaient aux abords du lycée, sous les arcades de la gare. Mais il était si jeune et frêle, qu'elles ne l'interpellaient pas. Les nuits se succédaient, fertiles en cauchemars, dont il ressentait aux matins la mauvaise lassitude. Enfin, le jour de sortie échut, le jour promis à Laura ; Pierre tremblait — comme la veille d'un examen.

*
* *

Aux traits tirés de son fils, à sa pâleur, à la langueur de sa tenue, Madame Lancin s'exclama :

« Mais, mon Dieu, tu es blanc, un vrai « linge...

« Ah! tu n'engraisses pas, à cette pen- « sion...

« As-tu bu ton quinquina, tous les « jours...

« Je suis bien sûre que tu ne manges pas ton saoûl...

« Veux-tu que j'te fasse cuire deux « œufs? y en a des bien frais... »

Madame Lancin dut couper bref à ces maternelles doléances: Laura, sa chevelure pendante, traversait la rue, de son pas méthodique, la main gantée, en abat-jour sur les yeux, à cause du soleil; un réconfortant soleil d'après-midi de juin, qui brochait ses rayons sur le drap bleu-céleste d'en haut :

« Je vous enlève votre fils, Madame. »

Madame Lancin commença d'égrener l'habituel chapelet :

« Ah ! Mademoiselle, vous me le gâtez...

« Il n'a pas grande distraction ici...

« Il ne ferait pas un pas dehors...

« Qu'il s'amuse, c'est de son âge...

« S'il fallait qu'il fasse ce que nous
« avons fait...

« Nous n'avons pas toujours mangé du
« pain blanc...

« Ça n'empêche pas d'être gros et
« gras...

« Mais les enfants d'au jour d'à présent,
« ça n'a que le souffle...

« C'est cependant la santé qu'est tout...

« Je préfère payer le boulanger que le
« pharmacien...

« Ne croirait-on pas qu'on le prive de « tout ?...

« Avec sa figure de papier mâché !..

« Maigre comme un cent de clous...

« Y en a bientôt plus, si ça dure... »

Ils étaient déjà loin; et la bien-aimante Madame Lancin continuait à se désoler, verbeusement, ses imperturbables mains tricotant toujours ..

*
* *

Madame Erlandi, dans une robe d'arc-en-ciel — comme une devanture de marchand de couleurs — s'entretenait avec son perroquet, tâchant d'enrichir son vocabulaire restreint.

Armande, au jardin, lisait, son chat cabriolant, bondissant contre une boule de verre encrassée que des rayons vernissaient. Les bordures de buis se métallisaient; les feuilles des arbres luisaient rigidement sous la lumière et dans l'herbe calcinée d'un terrain voisin, des insectes crépitaient. L'orgue couleur locale écrasait une sempiternelle *Valse des Roses*, comme un accompagnement gratis aux:

« Chands d'peaux d'lapins, chiffons,
« ferraille à vendre, »

et aux :

« Haricots écossés, haricots ; »

qui mordaient d'heure en heure, âprement, grinçaient dans le calme de la rue.

Laura courait des gammes, au piano, après avoir ouvert les fenêtres du salon

où sommeillait la chère odeur un peu fanée, l'incomparable atmosphère des pièces closes l'été. Des partitions entr'ouvertes jonchaient une table de la grêle noire des notes. A la fin du morceau, Laura, sous forme de chercher de la musique, avait approché l'enfant, et un genou sur ses genoux, lui cerclant le cou de ses bras, nonchalante, se balançait, sur lui, ses mains dégantées, ses mains nues pour le piano, s'agriffant à ses épaules ; avec des regards aigus...

Il ne l'embrassait pas, de peur d'Armande, qui pouvait voir par la fenêtre béante. Indécis, il regardait vers le jardin. Les troncs coupaient les allées de barres d'ombre transversales, et les feuilles ajouraient le gravier d'une dentelle

d'ombres. Laura se rassit, les regards en dessous, d'un air boudeur d'attendre ; elle filait des sons, la tête haute, en arrière, comme on se gargarise. Puis elle travailla son concours, réitérant les phrases, tapant d'un doigt rageur sur des notes, pour rectifier ou assurer des intonations :

« *Sombres forêts.....* »

Une fureur d'étreindre ce corps cambré de Laura, dont les contours se décèlent sous la minceur du peignoir, secoue la timidité de Pierre dont les artères battent aux tempes, lui cognent au crâne, éperdûment, comme un vol de chauves-souris aux parois d'une chambre : il se précipite sur Laura... comme on se jette à l'eau. Elle dégage une de ses mains dont elle

continue à pianoter, et, l'enfant contre elle, elle réfléchit, l'écartant tout à fait pour remonter son bas noir d'où la jarretière, à l'énorme nœud de satin bouffant, s'était détachée :

« Tu sais... ici... on n'est pas sûr...
« montons donc dans ma chambre... »

Et elle l'entraîne, toujours mécaniquement chantant :

« *Sombres forêts....* »

Et comme, du temps étant passé, sa mère l'appelait :

« Laura... Laura... où es-tu? »

Elle lui précipitait, par-dessus la rampe :

« Mais quoi... voilà, je descends... je

« ne suis pas au bout du monde... Je suis
« avec le p'tit... »

Madame Erlandi répondait :

« Ah bien, bien... ne te dérange pas...
« c'était pour te dire... c'est le Bon Mar-
« ché... qui t'apporte tes choses... »

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

« Je n'aime pas qu'elle sorte seule, » déclarait Monsieur Erlandi à sa femme.

Celle-ci expliquait :

« Bah ! pour deux ou trois heures, elle
« part avec le p'tit ; elle reviendra avec
« lui... »

La surveillance se relâchait ; le père tracassait moins Laura sur ses allées et venues, depuis que Pierre avait pris pied

dans la maison; il n'insistait plus dès qu'elle lui répliquait :

« J'étais avec le p'tit... »

On sonnait à la grille. Laura courut ouvrir :

« C'est le p'tit... Mère, il prend le train.
« Je peux aller en même temps... »

Et, depuis quinze jours que Pierre était externe, sur la demande de Madame Lancin, Laura prétextait de lui pour éliminer sa mère, qui, d'habitude, l'accompagnait au Conservatoire et en visites. Madame Erlandi ne délaissait pas de gaîté de cœur son polychrome Jacquot, et redoutait de ceindre son corset; elle accueillait donc Pierre avec joie...

Ils passaient par des rues torréfiées, bordées de villas aux volets clos contre la

chaleur. Un soleil despotique trônait, dans un bleu suffisant et permanent, calcinait les tuiles, le zinc des toitures, dont les cheminées en rangs de tuyaux d'orgues se taisaient dans l'après-midi caniculaire. Les rares lilas suburbains avaient succombé. Le printemps vaincu s'était effeuillé ; nulle senteur de naguères ne flottait plus dans ces heures quasi-torrides de juillet, où vaste fleur d'été, rouge et sèche, venait d'éclore l'ombrelle de Laura...

Ils attendaient, côte à côte, marquant les cent pas sur le bitume mollissant du quai ; ils attendaient, sans presque parler, elle, toute d'or fauve, lui, d'un blond moins véhément, sous ce soleil qui tâchait à se faire prendre au sérieux. De la gare, leur vue errait sur des jardins en péril de rôtir, des

gazons blanchis, des marronniers recroquevillés, des vasques taries. Des boules de verre, semblables à des yeux sans orbites, énormes, çà et là se craquelaient; des murs divisaient le paysage par compartiments. Dans l'un, Pierre et Laura se montraient le mannequin construit par M. Erlandi, un épouvantail de chiffons, avec des gestes de menace à d'invisibles ennemis. Plus loin, des coteaux escaladaient vers le ciel; sur leurs flancs, toute une nature, découpée par tranches, cuisait...

Laura, lasse de chaleur, s'était assise, à l'ombre hypothétique de la marquise, devant la salle d'attente, son rouleau de musique entre ses mains long gantées, la taille cambrée, les jambes allongées, les pieds sur les talons, les pointes vernies en

l'air, irréprochable de pose, comme sous l'objectif d'un photographe. Lui, à côté d'elle, repassait une leçon : on eût cru la grande sœur et le jeune frère.

Pierre, inutilement chercha ses regards : elle ne regardait pas, les yeux à la muraille où s'affichaient les tentations balnéaires... *Voyage au Mont-Saint-Michel*.. *Billets circulaires*... *Plages*... *Casinos*... *Trains de Plaisir*... Une chromolithographie était appendue : *Dieppe* : une mer, une mer bleu d'outremer, avec une vague, une seule, une belle vague, qui se brisait au pied d'une falaise ; et deux virgules inverses accolées en accent circonflexe, qui figuraient une mouette, planaient. Ce fut l'heure. Laura gravit théâtralement le marchepied d'une première. Pierre, qui

n'avait qu'un abonnement de seconde, redouta un contrôle tout le trajet. Il prit la main de Laura, une main insensible, comme morte. Elle se tourna automatiquement, gênée par son busc, le toisa de ses yeux de verre frigide, lui dit de sa vaine voix chantante :

« Laisse, mon p'tit, tu vas me déchi-
« rer... tu vas te piquer. »

(Une couture défaite, un bouton absent, une agrafe perdue, au dernier moment, elle les remplaçait par une épingle ; elle en était cousue, d'épingles, une vraie pelote.)

Pierre cédait, comme à sa mère, habitué depuis toujours à obéir.

On avait traversé la Seine, irisée de soleil, longé le pimpant cimetière, où

l'habitation du conservateur se dressait blanche, et rayonnante, comme un mazet du midi; puis, de chaque côté des remblais, descendait, s'allongeait, s'étirait la plaine croûteuse; et, les fortifications franchies, après la banlieue, après un coquelicot tenace, sonnant sa fanfare de pourpre parmi les arbustes rachitiques des talus, la voie se canalisait entre des quais de pierre. Un convoi croisa, coupa la vue; puis, leur train s'engrouffa sous un tunnel: et, enfin, par un vaste estuaire bordé d'annonces géantes, ils entraient en gare, dans la gare mugissante comme la mer, où des machines chauffaient, soufflaient, stridaient; et, des foules s'écoulaient de trains divers, se divisaient comme les bras d'un fleuve aux couloirs des sorties, pour confluer,

dans la salle des Pas-Perdus et s'épancher sur la ville.

Le lycée était proche. Laura quitta Pierre, devant :

« Tu seras au train de quatre heures, « sous l'horloge, » lui dit-elle.

« Oui, » répliqua-t-il.

« Au revoir, » ajouta-t-elle, en lui tendant deux doigts rigides.

Et le temps dont il disposait jusqu'à l'appel, il le vécut à regarder Laura s'en aller, d'une démarche hautaine, qui ne se retournait pas.

*
* *

Aux élèves, clairsemés sur les gradins, si proches les vacances ! le professeur

d'histoire dévoile les arcanes de telles négociations. Dans un hypocrite empressement à recueillir la parole du maître, des plumes d'oie grincent atrocement sur le papier, et, sous les apparences du travail, une juvénile gaîté scolaire s'essore, des lèvres hilares et des yeux luisants de malice. Mais Pierre ne participe pas à l'unanime et secrète joie de ses condisciples. C'est toujours l'enfant studieux et ponctuel, l'enfant pâlot et grave, un petit homme, disent des clientes de Madame Lancin. Il prend des notes, sérieusement, et lorsqu'en des minutes distraites l'image de Laura glisse devant sa vue, il l'exorcise à force d'attention au cours, indifférent à l'accompagnement hostile des plumes d'oie.

Un roulement de tambour : quatre heures...Les grands traversaient le préau, posément, dissimulaient une cigarette roulée sous la table, à la fin de la classe. Des petits galopaient à de volumineuses dames, à de fluettes jeunes filles, sœurs ou cousines, qui les cajolaient, les embrassaient, les bourraient de friandises, leur redressaient leurs casquettes, rectifiaient un pli du vêtement, rentraient ou sortaient un bout de cravate. Et Pierre, qui, l'autre semaine encore, rentrait à la boîte sous la conduite maussade d'un pion, savourait le plaisir d'être externe, de courir à Laura qui devait l'attendre...

*
* *

Chaque jour, Laura, grâce au p'tit, se procurait des heures de liberté. Leurs entrevues bi-hebdomadaires, jusque-là réglées, comme du papier à musique, on peut bien dire, se multipliaient. Ils se quittaient devant la gare, à deux heures, se retrouvaient sous l'horloge à quatre heures. Quelquefois, Laura venait en retard ; alors Pierre s'ennuyait, à cause de ses devoirs...

Il déambule parmi la cohue, sous le hall gigantesque, où déferlent les vagues humaines du Départ et de l'Arrivée, où se brisent des appels, s'exténuent des au-

revoir, si voisins des adieux. Un flux de gens s'en vont, un reflux de gens arrivent. Il y en a qui s'essuient les yeux du mouchoir qu'ils agitaient, classiquement, tout à l'heure, comme un drapeau d'espoir. Les rires d'une bande d'excursionnistes pour Saint-Germain sonnent à côté de la tristesse d'émigrants ; et les suprêmes recommandations, des demandes de renseignements, des chansons, des cris montent en une clameur immense, propice, comme le silence, à l'isolement de la pensée. Dans ce tumulte affairé des gares, qu'elle est délicieuse l'attente du rendez-vous ! Comme elles glissent les aiguilles, toujours à l'heure, l'heure juste, l'heure de la gare, sur les horloges à double face ! Et puis, les bonnes méprises, aux remous chan-

geants de la foule ! N'était-ce pas, à l'instant, le chapeau de Laura, retroussé d'un bord, montrant la paille d'Angleterre du revers, son chapeau à pouff de plume d'autruche noire, surmonté d'une aigrette noire où les perles d'opale tremblent et scintillent, comme des gouttes de rosée sur de frêles tiges nocturnes... n'était-ce pas le chapeau de Laura, émergeant de tous ces chapeaux, qui font un mouvant et perpétuel jardin de fleurs artificielles.. L'heure passe, mais les yeux se récréent à vagabonder par la foule incessante... Ah ! cette fois, la voilà bien, sa tête haute, le menton sur un col droit, sa jaquette anglaise doublée de soie rouge, ouverte sur un jersey de lainage blanc et sur la jupe pareille... Non... Et les minutes sont vites

à ce jeu de cache-cache, où l'espoir meurt et renaît sans trêve... Ah! l'ombrelle cardinal, à flots de rubans assortis... Et c'est Laura, dans son costume de lainage blanc, sa jaquette anglaise, sa haute tête sur le col droit; et, sur l'or frisoté de ses cheveux, le chapeau dont l'aigrette frissonne de toutes ses perles...

Dans le compartiment, il l'embrassait. Elle lui faisait la leçon.

« Je suis en retard... on m'attrappe-
« rait... Tu diras que nous étions au Lou-
« vre ensemble. »

Puis, elle le repoussait:

« Laisse... je suis fatiguée... »

D'autres fois, dès que seuls, elle le prenait sauvagement, sur les genoux, lui commandait:

« Viens demain, dis, mon p'tit. »

Il obéissait, sans qu'un soupçon l'effleurât de son aile mauvaise, lorsque Laura l'écartait.

Lui-même forgeait pour elle des excuses. Quoi d'étonnant à ce qu'elle fût lasse... préoccupée... le concours approchait. . il fallait bien qu'elle travaillât...

*
* *

Elle piochait avec acharnement depuis le matin.

Pierre sonna... Sans se déranger, elle le voyait venir, par une glace, inclinait un salut de la tête, bandait l'arc de son sourire, continuait à vocaliser, telle une ma-

nivelle remontée qui va jusqu'au bout. L'enfant s'arrêtait, gauche, au milieu du salon ; à chaque fois, une peur le happait, les phrases s'embarrassaient dans sa gorge. Il la regardait promener ses mains, nues et longues, sur l'ivoire du clavier ; le sang, attiré aux phalangettes, rosissait les ongles, en pétales de géranium...

Elle s'arrêtait de triturer ses doubles-croches.

Pierre s'approchait... Elle lui abandonna une joue rapide, avec un

« Dépêche-toi ! »

tout sec, comme ceux de Mme Lancin, — quand il y avait beaucoup de monde dans la boutique.

Enfin, elle le renvoyait :

« Va au jardin... J'ai à travailler... »

Et, de nouveau, elle reprenait âprement ses roucoulades.

Il rôdait, par le jardin mal soigné : il trouvait Armande à lire, sous un berceau de treillages où s'enroulaient des chèvrefeuilles misérables, de la corde usée, comme aux tonnelles des mastroquets.

La fillette, taciturne autrefois, ne s'effarouchait plus à sa venue ; le chat se familiarisait, gonflait le dos, mendiant une caresse. Ils causaient, Armande et Pierre, depuis un quart d'heure, à peine, lorsque Laura survint, entraîna l'enfant au grenier... Du linge séchait... de l'eau dégouttait sur le sol... Ils descendirent, montèrent à la chambre... Elle lui brusquait sa virilité, de ses mains de pianiste, sans une prévenante parole d'amour... Elle l'étrei-

gnait dans l'étau de ses cuisses, le brisait en ses bras, comme d'un carcan, murmurait un anonyme :

« Mon p'tit.., ah... mon p'tit ! »
et repartait, presque tout de suite, tapotant d'une main sa tournure affaissée, retournait, chantante et froufroutante, au piano libéré ces quelques minutes...

Et Pierre recommençait d'errer par le jardin...

*
* *

Tout juillet, les jours pareillement s'écoulèrent.

Pierre avait congé, presque chaque après midi, pour les compositions de prix. Les

soirs, il travaillait, escomptant ses succès! Elle, ne bougeait plus de son piano, le concours imminent.

Pierre venait régulièrement, ses jours disponibles. Il apportait des livres pour Armande, lui donnait de menus objets de sa chapelle. D'abord, les images qu'il avait en double, de ces images à deux feuillets : un bouquet de pensées recouvrant des *Souvenez-vous*, des *Priez-pour-moi*, en gothiques.

Parfois, les survenues de la chanteuse, qui l'entraînait, à la cave, sous un hangard, au bout du jardin, n'importe où, l'arrachaient à la camaraderie grandissante d'Armande. Mais, d'autres jours, nul caprice de Laura ne troublait leurs entretiens, ne dérangeait leur intimité d'âge et de goûts.

Une fois la fillette lui montra, sur un meuble, un essai d'autel qu'elle édifiait au moyen des bibelots qu'il lui donnait. Du bonheur éclairait les yeux d'Armande, dont l'enfance, fruste, comme la sienne, avait manqué de jeux et de poupées. Il n'y regarda plus, déménagea, sans mesure, les médailles, les flambeaux, les vierges de tous calibres, les petits Jésus de toutes tailles. Il fureta, pour elle, dans chaque recoin du vieux secrétaire. Toute la chapelle y passa.

Madame Erlandi, joyeuse du sourire, si morbide pourtant, qui errait sur les lèvres décolorées de sa fille, remerciait le p'tit, le choyait. Et comme Laura, par la fenêtre, appelait Pierre, sa mère lui disait : « Il est gentil, ce p'tit. Regarde-le, avec

« Armande. Comme ils s'entendent bien.
« Ils sont faits l'un pour l'autre... »

*
* *

Elle avait raté son concours.

Elle jeta, au bout du salon, son rouleau de musique, comme un bâton de commandement inutile, après la défaite :

« Un an de fichu, » criait-elle, les portes claquantes, et rabattant, de rage, le couvercle du piano qui semblait rire de toutes les dents de son clavier martyrisé depuis des semaines. Elle tempêtait, à travers l'appartement, d'orgueil agacé, de projets à bas, déchirait ses gants, à les ôter.

Elle se retira dans sa chambre.

Pierre l'avait suivie, tentait de la réconforter, avec d'amicales paroles.

« Ah! non, tu sais, ne me cramponne « pas... Je m'en fiche du concours... Mais « je ne veux pas moisir longtemps ici... »

Elle bousculait les objets sur la cheminée. Une photographie tomba, avec des lettres. Pierre les ramassait.

« Ça te ressemble ce portrait, » remarqua-t-il.

« Je crois bien. C'est ma sœur, l'aînée, « on n'en parle jamais devant père. Elle « ne s'est pas laissé embêter longtemps, « celle-là... Pas si bête... Elle a filé à la « première occasion... »

Puis elle devenait calme, ses traits méchamment tirés se détendaient, toute sa figure se rassérénait.

D'un coin de serviette trempée dans l'eau, elle s'enlevait du noir des sourcils, du rouge des lèvres...

« Je ne veux pas que père voie... il
« crierait... Mais tu comprends, pour le
« concours... fallait bien que je m'en mette
« un peu... »

Et lorsqu'ils descendirent pour le dîner, son habituel sourire s'ouvrait sur la clarté de ses dents...

*
* *

Même son père ne lui tint pas rigueur de cet échec, lui conseilla de se reposer jusqu'à la rentrée.

Une défaillance était plausible après le labeur obstiné de Laura... Et puis, les

recommandations, la brigue... Bref, il préférait que sa fille triomphât un peu plus tard .. Du moins, son succès n'éveillerait pas les annuels soupçons sur les lauréates prématurées...

Et Monsieur Erlandi continuait de dépenser dans son bateau les heures lourdes de juillet, robustement vivant en la joie physique de pêcher et de ramer. Après les factices années de théâtre, ce peu d'eau de Seine, charriant tous les détritus de Paris, entre les quais obscurs, cet impur ruisseau, mais d'une eau indubitable, illuminée d'un soleil parcimonieux du nord, mais de vrai soleil, lui rappelait les lacs, les soirs chauds, le bleu natal ; et les journées s'écoulaient insoucieuses, dormantes, tout orientales, dans un rêve de

gondoles et de barcarolles, à suivre filer sur l'eau suggestive les as, les skiffs, les deux, les voiliers, tous les canots des calicots ..

*
* *

Laura s'offrit d'accompagner Pierre à la Distribution des Prix, où Monsieur et Madame Lancin ne songeaient pas à le conduire :

« Nous ne sommes pas des aristos...

« Nous n'avons pas de temps à perdre...

« Les affaires avant tout...

« Il faut payer le boulanger... »

disait sa mère.

Ils applaudirent à la demande de Laura :

« Une demoiselle bien gentille, vraiment,
« et pas fière. »

Mais lui, fut ennuyé, d'abord, à cause des élèves du train qui la connaissaient. Il lui voyait dans ses toilettes quelque chose qui la différenciait des sœurs, des cousines de ses amis, une façon de s'étrangler la taille ; et ses cheveux de cuivre ardent coulant sur ses épaules...

Mais il n'osa la contrarier... Dans la foule, on ne la remarquerait pas...

D'ailleurs, les élèves étaient séparés du public, sur des bancs réservés...

A la porte, elle l'abandonnait :

« Ecoute, mon p'tit, je repasserai te chercher...

« A quelle heure est-ce que ça finit?... »

C'était à merveille...

A la sortie, il ne l'aperçut pas...

Les parents formaient des groupes...

Parmi les toilettes claires, brillait l'or des livres et des couronnes, allant de mains en mains...

Puis, la rumeur de fête se dissipa... Les portes du Lycée se fermaient, pour deux mois... La façade devenait triste, comme celle d'une caserne vide, d'un hôpital évacué, où pas une tête, pas même une tête de malade ne se montre, pas une cornette de sœur n'effleure les vitres...

Il réfléchit qu'elle pouvait l'attendre au train... Il y courut ; personne.

Il revint. Mais l'heure convenue était dépassée. Cependant, il espérait. Il stationna longtemps au coin de la rue, s'efforçant à voir de tous côtés à la fois. Il se figurait que tous devinaient sa pensée. En effet, des passants se retournaient à ce

garçon inquiet, qui semblait avoir perdu quelque chose, des livres de prix sous le bras, une couronne à la main... Ses yeux se gonflaient de larmes... Il crut que le sergent de ville, du refuge, avait les yeux sur lui... Il se décida à rentrer, lentement, pensant qu'elle le rejoindrait, avant l'heure du train...

*
* *

Il jeta ses livres à tranches d'or, sa couronne laurée sur son petit lit de fer, avec rage. Ça faisait deux ans de suite qu'on lui colloquait les *Voyages du jeune Anacharsis !* Son dépit s'augmentait du chagrin que lui avait causé le manque-

ment de Laura. Cependant, il s'efforçait de l'excuser : un accident, peut-être. Mille explications plausibles, mille arguments irréfutables naissaient en son âme loyale et neuve, pourabsoudre sa maîtresse... Il se décidait à descendre chez elle, quand il réfléchit qu'elle pouvait n'être pas rentrée...

Il voulut ranger ses livres : mais pas une place ne restait sur l'étagère de noyer qui lui servait de bibliothèque ; il songea qu'il pourrait utiliser le vieux secrétaire, désaffecté en tant que chapelle, depuis qu'il avàit tout déménagé pour Armande.

Libre, sans leçons, sans devoirs, maître de son temps, il marchait dans sa chambre ; l'espoir le hantait que Laura viendrait le chercher. Le temps était long, à

regarder, par sa fenêtre sur la cour, le spectacle habituel, l'écurie, la porte ouverte, où s'encadrait une luisante croupe de cheval ; entre des voitures, sous un hangard, une poule s'échappait de la saillie d'un coq ; et le vainqueur pluricolore, triomphalement, sonnait son cocorico ; d'autres poules, çà et là, picoraient l'avoine tombée des musettes ; un chien de garde, vautré dans la paille de sa niche, laissait pendre au dehors une tête morne sous la chaleur, une bave argentée filant entre ses dents aiguës, parfois la gueule béant en un soupir...

Il attendait, il patientait ; sûrement, elle rentrerait pour dîner ; il n'était que cinq heures, elle passerait auparavant. Il essaya de lire, mais sa pensée désertait, à chaque

ligne... Puis, des conversations arrivaient jusqu'à lui ; il distinguait, entre d'autres, la voix de Madame Lancin :

« Le p'tit a remporté tous les prix... »

Enfin, des pas trébuchaient dans l'escalier, une voix appelait :

« Monsieur Pierre ? »

Et il avait à peine entrebâillé sa porte, qu'Armande, rouge de l'ascension rapide, débitait :

« Laura m'a dit de venir voir vos prix...
« que vous en aviez beaucoup... on vous
« attend à dîner... apportez-les pour
« montrer à père... Ah ! tous ces livres...
« il faut m'en prêter... »

Elle fouilla, choisit quelques tomes...
« Vous venez... J'ai demandé à Ma-
« dame Lancin... elle veut bien... »

Et ils descendirent, traversèrent la rue : des bribes de romances leur parvenaient, d'ouvrières d'une parfumerie, dont l'horloge tintait six heures. Une bouffée de musc, des rires et de la jeunesse odoraient par delà des murs hérissés de tessons de bouteilles. Pierre était tout consolé de son double *Anacharsis* puisque Laura l'attendait, sans faute, cette fois, et il aspirait les senteurs qui persistaient, violentes, comme l'odeur ensanglantée du couchant.

*
* *

Il fut félicité par toute la famille. Monsieur Erlandi le proposait en exemple à Laura :

« Il travaille, il ne manquera pas ses examens... »

Armande avait des regards d'un velours caressant.

Laura proposa d'aller à la fête.

« Il fait toujours frais, au bord de l'eau, « la nuit. Ce n'est pas bon pour Armande, » rumina le père.

« Je ne puis venir ainsi, je ne m'habille pas... »

« Va faire ton tour, seule, avec le p'tit... » déclara Madame Erlandi.

Des odeurs de galettes, de pains d'épices et de pommes de terre frites circulaient. La fête annuelle fonctionnait sur le quai. Les arbres s'enguirlandaient de verres de couleur, au long du fleuve.

Maintenant qu'ils étaient vides de toutes



préoccupations de concours et de classes, Pierre s'étonnait de la froideur de Laura. Il eût voulu d'elle de la poésie, des attendrissements, comme dans Musset, qu'une fille de brasserie avait prêtée à Garrier. Toutes les étoiles étaient à leur poste. La lune émergeait d'un lac d'opale, vers le Mont-Valérien, dont les remparts déchiquetaient le ciel, en eau-forte sinistre. L'eau coulait, noire sous le pont, avec des remous traîtres autour des arches. Les imaginations grossissantes du soir peuplaient le cerveau de l'enfant. Un besoin de serments, d'étreintes le tourmentait :

« Laura, Laura, si tu savais comme je t'aime ! »

« Il ne manquerait plus que ça que tu ne

m'aimes pas, » répliqua-t-elle, d'une voix indifférente.

Tout le romantisme de Pierre croula sous l'éclat de cette voix neutre, comme une Jéricho dans le fracas des trompettes.

Ils arrivaient aux baraques. Les grosses caisses ronflaient. Des trombones et des pistons s'intercalaient aux boniments des pîtres, la foule se tassait devant les parades ; éperdument, les manèges tournaient, à la vapeur, insultant de leur contemporaine opulence,aux vieux chevaux de bois démodés et fourbus que là-bas traînait une rosse aveugle, et dont l'orgue pulvérisait les trois ou quatre notes méconnaissables qui lui restaient.

D'un œil qui mesure, Laura scrutait les

bras nus, biceps saillants, d'un canotier qui pérorait au milieu d'autres :

« Voyez, M'sieurs, M'dames... appro-
« chez... touchez... quarante kilos... ça
« n'est pas du carton... »

Et simulant d'impossibles efforts, il soulevait de terre, à bras tendus, un mirliton d'un sou.

Et toute la horde hurlait :

« Assez... assez .. il va se tuer, » et courait, vociférante, assiéger un massacre.

Passaient d'autres jeunes gens qui dévisageaient Pierre et Laura :

« Je prendrais bien la place du p'tit, » jetait l'un d'eux ; et Pierre se troublait aux remarques qu'il suscitait, aux admirations qui bruissaient sur le passage de Laura.

Par-dessus le grincement des tourniquets, le tohu-bohu des orchestres, des tirs crépitaient en grêles fusillades, des fusées éclataient, souillant de fumées l'à-peu-près bleuâtre du ciel d'août suburbain, fourmillant d'étoiles. Ils rentraient. Quelqu'un salua Laura, un homme de belle tenue, quarante ans, au moins, qu'ils avaient croisé plusieurs fois, à travers la foule :

« C'est un monsieur... que je connais. » dit-elle à Pierre. Mais celui-ci n'avait pas même remarqué la ténacité de l'homme à se trouver en face d'eux, dans la fête. Nuls soupçons d'intrigues ne rampaient en lui. Son âme était unie comme une glace, et calme comme un lac nocturne que ne ride aucun souffle, où ne se reflète rien. Quand

ils furent devant la porte, il embrassa la joue qu'elle inclinait vers ses lèvres, tout en sonnant, machinale, de l'air distrait dont elle lui avait cueilli son cœur, un jour d'avril, comme un fruit d'une branche basse à portée de sa main.

*
* *

Jusque-là, les sorties de Laura étaient restées diurnes. Maintenant, elle prétextait de la fête, pour sortir faire un tour — avec le p'tit.

Une fois même, elle s'arrangea pour rester dîner dehors. Toute la journée, elle courut Paris, les boutiques, les magasins. Elle planta Pierre une heure, dans un café,

le reprit, le laissa de nouveau, dans un square, plus de vingt minutes, finalement l'abandonna jusqu'à la fermeture, au Musée du Louvre.

Puis, ils allèrent dans un bureau de poste; elle jeta des lettres à la boîte ; elle en réclama, qui lui étaient adressées poste restante, expliquant au crédule enfant :

« C'est ma sœur... pour pas qu'on sache chez nous... »

Le soir, ils allèrent au Cirque. Elle l'installa, lui acheta le programme et sortit. Il ne la revit qu'aux feux de Bengale de la fin. Dans le train, au retour, il lui racontait gentiment la représentation, narrait les chiens savants, les entrées comiques des clowns, le cheval qui fait le mort, toutes les voltiges, toutes les acrobaties...

Comme un paravent facile, elle maniait Pierre, au gré des situations. Une fois, elle lui dit qu'elle avait une amie à voir :

« Pour chez nous, je ferai comme si je « sortais avec toi... Tu diras que nous « étions ensemble... » Et, deux jours, grâce à lui, elle sortit sans lui...

Et le troisième jour Laura ne revint pas.

*
* *

Pas de nouvelles de Laura depuis huit jours... Dans la tristesse qui habitait le pavillon, Pierre avait senti l'irréparable...

« Laura est en voyage, » insinuait Madame Erlandi.

Mais tout le monde flairait le misérable mensonge ; et des bouts de conversation instruisaient peu à peu l'enfant; de la lumière éclairait son aveuglement; tout son château d'illusions croulait ; il ne subsistait plus qu'une masure minable, dont chaque heure dévastait une pierre, usée par des doutes, comme des ruines bousculées par le vent.

Des souvenirs surgissaient, comme autant de douleurs rétrospectives. Il comptait les fois qu'il avait attendu ; il tâchait à se rappeler ceux qu'elle saluait... une figure...

Surtout se dessinait celle de l'homme qu'il avait vu à la fête, un soir...

Mais il ne savait rien au juste. Qu'y avait-il de vrai ! Il tentait vainement de

reconstruire les détails de cette fuite, dans l'impossibilité de deviner qu'il en avait été le moyen...

« Déjeuné, Jacquot... Déjeuné, Jacquot, » claironnait le perroquet.

Madame Erlandi lui versait les asticots qui empuantissaient la salle à manger, depuis ces quelques jours le père n'étant pas allé à la pêche. Et elle couvrait la cage d'un torchon, pour obtenir du silence.

Tous se taisaient, Armande lisant, Pierre, la pensée inerte, à force de penser.

« Tu la tenais trop, » reprocha tout à coup Madame Erlandi à son mari.

« Tu sais bien qu'au théâtre, il faut de la liberté... »

« C'est dans le sang qu'elles ont ça ! » grinçait le vieillard entre ses dents.

Le silence se refit.

La poussière s'épaississait sur le piano, pas essuyé depuis trois jours, tombait dru, comme de l'oubli sur un cercueil. On eût dit qu'il y avait de la mort dans la maison.

*
* *

La vie du pavillon d'en face continuait son train-train.

Pierre venait, sans plus parler de la fugitive, dont personne ne prononçait le nom, comme s'ils pensaient par le silence rayer de la famille leurs filles déchues...Armande, par cette crise de puberté qui la faisait maladive, errante au jardin, le printemps dernier, avait grandi, juste assez pour

mettre à profit la garde-robe de sa sœur, l'héritage ! Elle changeait de manières, se transformait vite, comme élevée en grade après la défection des aînées, faisait la grande fille dans les peignoirs abandonnés qu'elle rajustait à sa taille. Elle changea de pièce, habita la chambre désertée, prit la timbale d'argent, le rond de serviette aux initiales de sa sœur, occupa sa place à table, rouvrit le piano, se mit au solfège ; et le Pleyel recommença à gémir ses dix heures de gammes par jour.

Mais elle demeurait délicate, d'une croissance trop hâtive. Maintenant, elle passait les heures à soigner ses mains, qu'elle tenait gantées ; Pierre ne les lui voyait plus dévêtues qu'au piano. La même femme de ménage servait. Le per-

roquet et Madame Erlandi s'entretenaient comme naguère ; et lorsque Pierre sonnait, une voix, mais celle d'Armande, criait :

« Je vais ouvrir... C'est le p'tit... »

*
* *

Il oubliait, comme s'il eût été de la famille ; et, chaque jour, un peu du passé se volatilisait. Il semblait que le vent soufflât sa mémoire, toutes ses sensations récentes brouillées dans un lointain, effacées, tel le paysage d'octobre. Il relevait d'amour doucement, progressivement, comme on relève de maladie, avec des souvenirs ternes qui voletaient dans sa tête, tournoyaient, comme des feuilles

mortes. Il réintégrait la vie d'autrefois, où nulle passion ne planait sur ses jours, couleur de tous les jours, travaillait dans la boutique, parachevait ses devoirs de vacances. Le travail dissolvait la tristesse du début ; le temps diluait ses regrets..,

Une nuit, s'exhuma de son souvenir le

« *Sombres forêts.....* »

furieusement scandé sur un imaginaire piano dont toutes les dents menaçaient de mordre. Le cauchemar agitait les lèvres de Pierre, l'obligeait à chantonner. Au réveil, sa mémoire se cherchait vainement, comme des tronçons de serpent qui ne peuvent se rejoindre.

*
* *

Un matin, Pierre croisa le docteur qui sortait du pavillon d'en face. Madame Erlandi lui apprit qu'ils partaient. La santé d'Armande, après le mieux du mois d'août, déclinait. Depuis quelques jours la pâle fillette se tenait au salon, sans forces, un fichu de laine sur ses épaules étroites, un roman sur les genoux, avec le chat ronronnant autour d'elle. Pierre lui passait tous ses livres. Après la chapelle, la bibliothèque. Elle les dévorait de ses vastes yeux embus, comme la pureté des lacs sous les vapeurs du matin Elle avait toussé. Le médecin conseillait de fuir.

Le vieux chanteur n'hésita pas; à la nostalgique pensée de revoir son Italie, de ses yeux que les fausses larmes du théâtre n'avaient pas vidés, d'authentiques larmes étaient descendues, grosses comme des perles, qui se perdaient dans sa barbe chenue. L'Italie! et sa fille qu'il fallait sauver! Tout fut déménagé en un clin d'œil, les meubles emballés et expédiés.

Vers le soir du jour fixé pour partir, Armande rapporta à Madame Lancin, diverses choses qu'elle leur avait prêtées. De sa maigre main gantée, elle serra la main de Pierre Lancin. Pierre resta sur la porte. Un omnibus du chemin de fer vint les prendre. Madame Erlandi portait la cage du perroquet.

Par les vitres, Armande envoyait à Pierre des saluts de la main...

*
* *

Le lendemain, après déjeûner, Pierre, désheuré pour la première fois depuis des semaines, s'interrogea sur l'emploi de son après-midi. Il restait songeur, devant la destruction de ses habitudes. Allait-il se remettre au comptoir, à travailler ?

« Tu ne vas pas t'abîmer dans ces pape-
« rasses, pour tes derniers jours de va-
« cances...

« Profite-z en donc... Sors un peu... Va faire un tour... » commandait Madame Lancin.

Il obéit.

Dans la rue, l'orgue se lamentait.

Combien de jeudis Pierre l'avait entendu sans le voir, perdu avec elle, dans le jardin, où le mannequin grotesque parmi des branches desséchées, continuait à protéger aujourd'hui le jardin vide et nu !

Il s'arrêta devant. C'était une boîte assez sale, grande comme celle des commissionnaires au coin des rues. Sur le devant, un rideau d'étoffe déteinte s'effilochait, laissant voir les tuyaux de l'instrument. Sur un côté, des numéros à demi effacés marquaient des airs, près de loquets qui ouvraient ou fermaient les morceaux, comme des portes. Derrière, la manivelle. L'orgue était posé sur une voiture à bras, une sorte de voiture d'enfant, que poussait

un vieux, sans âge, disparu sous une casquette de loutre — un ancien soldat, disait-on. Il enfilait sa main droite, gercée, usée à tourner du bonheur aux petits enfants, dans un vieux gant d'escrime. Il ne se servait de la gauche que rarement, pour se délasser, se cachant presque, comme si c'était trahir! On lui donnait des sous, et aussi des morceaux de pain, des restants qu'il enfouissait dans un cabas. Quelquefois, on lui jetait l'obole, en lui criant d'aller plus loin.

Pierre se dirigeait vers le fleuve, lentement, se retardant pour entendre encore, l'âme remuée à la navrante musique. Des notes s'étaient cassées aux heurts du chemin ; il se creusait des gouffres horribles de silence, au plein d'une phrase ; d'autres

s'étaient éraillées, encanaillaient la grâce morbide d'une romance; et celles qui persistaient à fonctionner, hoquetaient, toussaient, s'étranglaient, larmoyaient avec des voix tiraillées de pauvresses, se traînaient, misérables, comme saignantes de la route, grelottantes sous la lividité du ciel... et l'orgue expressif virait dans une rue, continuait ses kilomètres de chanson toujours en marche...

*
* *

Pierre suivait la berge. Un peu de vent secouait les arbres, charriait des bribes de musique, hâtait les chutes imminentes de feuilles, de marrons qui roulaient sur le

quai, et, soufflant contre le cours du fleuve, rebroussait l'eau par plaques, comme la soie d'un chapeau... Des barques gisaient, à moitié dans la vase, ainsi qu'abandonnées. Alors par l'invincible mélancolie du soir qui imprégnait son âme, Pierre, dans une souvenance grisâtre, revécut des heures du printemps, la partie de canot... Où était-elle ? Que faisait-elle? Sa pensée n'eut que cette interrogation précise, et tout de suite, s'embruma... Le nom de l'actrice ne lui était même pas revenu, effacé de ses lèvres, à force de l'avoir tu les derniers temps, par respect de la famille Erlandi.

Une raffale ébranla les arbres. Des feuilles s'envolèrent, comme une nichée d'oiseaux. Les fils du télégraphe grincèrent

aux coups de vent. C'était, par endroits, dans le croisement des fils, comme les portées d'une partition.

Pierre revit le salon, le chapeau jeté sur le canapé, les gants sur une chaise, Puis, les souvenirs sombrèrent dans un flot montant de vague à l'âme... Il ne discerna plus en soi, ses regards éparpillés sur le décor. Des voiliers désemparés dressaient leur grêle forêt de mâts, aux garages, près de l'île. Des marronniers arrondissaient leurs dômes cuivreux et des peupliers hochaient leurs panaches, d'un air de doute perpétuel...

Des vaches, de cuir tacheté, noir et blanc, comme le marbre du comptoir chez Madame Lancin, paissaient l'herbe problématique d'un champ, ras comme un bi-

tume. Une tenture d'arbres fermait l'horizon des tons ineffables d'une tapisserie usée, les ors assoupis, le bleu agonisant, le vert mourant, les tons rompus, à travers lesquels s'immobilisent des chasses, se fane la pourpre des habits. Et, plus loin, des branches, des brindilles sèches se tordaient, comme un tapis montre la corde.

Des alternances de souvenirs acidulés de regrets, de craintes rétrospectives que ses parents eussent pu tout apprendre, de renaissants désirs s'épuisèrent pâlement dans l'esprit de Pierre Lancin, de faibles regrets, comme au ressouvenir d'une composition ratée.

Des sorties d'usines s'effectuaient ; des odeurs de parfumerie flottaient dans l'air ; des fumées noirâtres s'échappaient des

tuyaux braqués vers le ciel. Un chien aboyait à une porte, le tramway cornait, des trains sifflaient.

L'enfant rentra. Il cessait de penser, les souvenirs se figeaient dans son esprit. Il aurait sonné au pavillon d'en face par une de ces distractions fréquentes où, trompé par une ressemblance, on va vers un inconnu, pour serrer la main d'un ami, qui est mort. Il marchait, engourdi dans la communicative torpeur des choses, dans l'universelle tristesse du soir, qui tombait, comme un manteau de charité, sur la misère de tout et de tous.

*
* *

Le train de huit heures emportait vers Paris les lycéens criant et tapageant, dans une grosse joie de se revoir, où se noyait tout ennui de la rentrée. Le court trajet, dix minutes, retentit d'appels, de reconnaissances, les têtes aux portières. Une brume d'arrière-saison argentait l'air, s'attardait sur le paysage de pierre et de fer de la voie, qu'avant les vacances, les enfants avaient vu tourmenté du soleil d'août.

Sous le tunnel, le lampion s'éteignit soufflé par un sur l'impériale. Une fumisterie de tradition, parmi les élèves du train,

qui occasionnait des conflits terribles, entre les employés de l'Ouest et les gamins.

« Tiens, s'écria un camarade de Pierre « Lancin, c'est malheureux que la *toque* « *rouge* ne soit pas là... Lancin pourrait « peloter... »

La *toque rouge?* — Peloter?... Pierre mit une seconde — tout l'oubli — à se souvenir.

Il protesta.

« Elle ne viendra plus... Ils ont démé- « nagé... »

« Ah ! reprit le lycéen, je ne savais pas. « Il me semblait l'avoir vue avec une autre « dans une carriole chouette, aux Champs- « Élysées, des cochers en livrée... J'ai cru « que tu l'entretenais. »

Tous éclataient de rire, Pierre aussi, comme s'il ne se fût pas agi de lui, tant c'était loin, déjà, dans sa mémoire...

*
* *

A part ces rappels brusques du passé, Pierre paraissait avoir totalement oublié ; il y pensa moins encore dans le tracas de la rentrée. Il revenait sans amertume à sa vie ancienne, il reprenait son internat tranquillement.

Vers midi, le ciel se gâta, un ciel bleuté, le matin, où s'épaississaient des taies blafardes ; à présent, un ciel opaque, de laine sale. La pluie tomba, d'abord à longs fils de verre qui se brisaient aux

vitres de la classe, aux marquises du préau, rebondissaient en gouttelettes dansantes ; puis, en fils très minces dont la trame se resserrait en un voile d'eau, tendu tout le jour, descendant du ciel continûment, comme d'un inépuisable réservoir renversé.

Après l'étude, la prière mâchée, ils montèrent au dortoir. Il ne semblait pas à Pierre qu'il l'eût quitté jamais. Tous s'endormaient, semblaient s'endormir, las de la vie dépensée, dans des couchettes uniformes... La nuit, en sursaut, Pierre s'éveilla, avec l'impression qu'on éprouve aux lits inhabitués, le temps de reconnaître les lieux .. La veilleuse charbonnait au bout du dortoir... Un désir tourmentait le pauvre enfant... Des visions s'impo-

saient, comme lors de son rêve du dernier printemps... Il luttait contre ses vilaines pensées... il se résistait... Maintenant, il était tout réveillé ; il se tournait et se retournait... Alors, il vit sortir d'un lit, gagner un autre lit d'une autre rangée, son ami Lucien, qui le blaguait jadis de sa timidité, Lucien, celui qui *faisait des femmes*, le philosophe...

*
* *

Dans le jour opaque, d'eau trouble, sous le couvercle hermétique du ciel, Madame Lancin, le dos à la devanture, les mains tricotantes, commente les événements

avec deux voisines — très pressées — depuis une heure :

« Les jours commencent à raccour-
« cir ..

« Nous ne nous rapprochons pas de la
« belle saison...

« Bigre, ce matin, ça picotait... »

Le père Lancin était intervenu, une seconde.

« Ah ! madame Sauroy, si ça continue
« il gèlera entre nous deux, cette nuit. »

Et il était rentré, laissant les commères s'esclaffer.

« C'est-y donc à louer, en face, qui
« z'ont mis l'écriteau ?

« C'est bien sûr, y sont partis pour leur
« pays...

« La fille était malade...

« Oh ! si. bien fine, bien délicate, ça n'a
« point de santé, ces enfants-là...

« Et la grande, y l'ont pas retrouvée
« avec tout ça...

« Vous pensez bien qu'elle n'est pas
« partie seule...

« Elle s'est ensauvée à l'étranger, avec
« quelqu'un...

« Des gens que ça aurait éclaboussé
« tout le monde...

« On m'a dit qu'elle a emprunté vingt
« francs au boulanger, que le père n'en
« savait rien...

« Ah ! cette grande, j'y avais guère con-
« fiance...

« Moi, je vous l'avais dit, Madame Lan-
« cin, que j'y laisserais pas aller mon gar-
« çon...

« Ah ! le p'tit pense pas à mal.,.

« C'est égal, j'aurais pas cru ça d'elle « tout de même...

« Elle était si polie... et pas fière !...

« Trop polie pour être honnête, la « gueuse !...

« C'est les parents qui sont les plus à « plaindre...

« Oh! on a ses enfants comme on les élève.

« Etaient-ils mariés, eux, seulement... ?

« Je vous assure que c'est bien des bra- « ves gens, qu'on chercherait bien dans « tout le pays pour en trouver la couple...»

Dans les insinuations des deux femmes, perçait une rancune contre Madame Lancin dont le fils avait été reçu chez ces actrices !

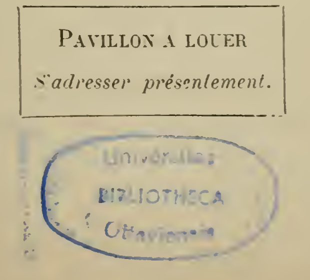
On en avait assez jacassé, dans le quartier! Mais elle, les défendait toujours, des

clientes, des amies de son fils — pas fières — qui venaient à la boutique, comme chez elles !

Pierre, de sortie, travaillait au comptoir, toutes ses habitudes reprises, la tête sur un livre, entre les cache-pots des géraniums.

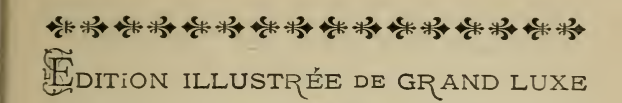
Les arbres étaient tout défeuillés ; une bourrasque balayait les vestiges d'automne.

Aux murs du pavillon d'en face, où, sous les fenêtres s'incrustaient des céramiques, un écriteau tressautait à des coups de vent, un écriteau à bordure noire, comme une lettre de faire-part :



PAVILLON A LOUER

S'adresser présentement.



Œuvres de Rabelais

Illustrées de 600 dessins

Par A. Robida

Prospectus

L'Œuvre de Rabelais est le plus merveilleux thème que puisse rêver un artiste amoureux de la plus pittoresque des époques; mais à ce livre puissant il faut une illustration digne de l'auteur, variée et étincelante comme le texte à interpréter.

M. A. Robida a résolu ce problème avec son crayon si plein d'originalité, d'imprévu et de fantaisie. Il a semé le texte de dessins de toutes formes, et en outre a peint des aquarelles en couleurs qui sont imprimées hors texte et qui donnent à l'ouvrage un attrait de plus.

Deux très beaux et très forts volumes in-8°

PRIX DE L'OUVRAGE

Broché	30 francs.
Relié, fers spéciaux, tranches non coupées.	40 —

Chaque volume peut se vendre séparément.

Ouvrages de A. Robida

Le Vingtième siècle
Histoire d'une Parisienne d'après-demain

Ouvrage de grand luxe

Illustré de 350 dessins noirs et coloriés de l'*auteur*.

Prix, broché. . . . . 25 fr.
Relié, avec fers spéciaux, tranches dorées . . . . 32 fr.

Le Voyage de Monsieur Dumollet

Ouvrage de luxe

Illustré de nombreux dessins noirs et coloriés de l'*auteur*.

Prix, broché. . . . . 12 fr.
Relié, cartonnage à l'anglaise . . . . 15 fr.

Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul, dans les 5 ou 6 parties du monde

et dans tous les pays connus et même inconnus de Jules Verne.

Texte et dessins de l'*auteur*.

Prix, broché. . . . . 10 fr.

La Grande Mascarade Parisienne

un fort volume avec nombreuses illustrations

Texte et dessins de l'*auteur*.

Prix, broché. . . . . 10 fr.

Le Portefeuille d'un très vieux garçon

Texte et dessins de l'*auteur*.

Un joli album in-8°, cartonné. Prix. . . . . 5 fr.

La Tour enchantée

Texte et dessins de l'*auteur*.

Album petit in-4°. Prix, cartonné. . . . . 3 fr.



Nouvelles Méthodes de Langues vivantes

par

E. Sanderson

Officier d'Académie, membre-professeur
de l'Association Polytechnique, Professeur à l'école Turgot,
Traducteur assermenté près la Cour d'Appel de Paris.

Ouvrages rédigés sur un plan entièrement nouveau, avec le plus rand soin, à l'usage des familles, des maisons d'éducation, des instiuteurs, des jeunes gens qui se destinent au Commerce, à l'Industrie et ux Affaires, des employés, des écoles pratiques de l'Agriculture et les Arts et Métiers, des voyageurs de commerce, etc., etc.

✣✣✣✣✣✣

L'Anglais sans professeur, en 50 leçons

✣

L'Allemand sans professeur, en 50 leçons

✣

L'Espagnol sans professeur, en 50 leçons

✣

L'Italien sans professeur, en 50 leçons

✣✣✣✣✣✣

La Méthode pour apprendre chacune des quatre langues vivantes ndiquées ci-dessus forme un beau et fort volume in-8° raisin, du prix e **12** *francs.*

Chaque Méthode est également divisée, pour la plus grande comodité des élèves, en **4** *parties du prix de* **3** *francs.*



Ouvrages Historiques

Histoire de la Révolution de 1870-71

La chute de l'Empire. — La guerre. — Le siège de Paris. -
La paix. — La Commune. — La libération du territoire.

Par Jules CLARETIE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE PORTRAITS, VUES, SCÈNES, etc.

5 beaux volumes in-8° carré. PRIX. . . . . 30 f

Le même ouvrage, 2 volumes in-4° à 2 colonnes. Prix broché, 20 f

---

Histoire de la République Française

(1789-1800)

La France avant 1789. — Louis XVI. — Assemblée nationale. -
Assemblée législative. — La Convention. — Les Girondins. — I
Terreur. — Les victoires de la République. — Le Coup d'Etat c
18 brumaire.

Par Elie SORIN

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE PORTRAITS, VUES, SCÈNES, PLANS, CART
AUTOGRAPHES, etc.

1 beau volume. PRIX. . . . . 20 f

Histoire du Second Empire

(1818-1870)

Les affaires de Boulogne et de Strasbourg. — La seconde Ré
blique. — Présidence de Louis-Napoléon. — Le Coup d'État du 2
cembre. — Le règne de Napoléon III. — Ses guerres. — Sa chu

Par Hippolyte MAGEN

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE PORTRAITS, VUES, SCÈNES, PLANS ET CART

1 beau volume. PRIX. 10

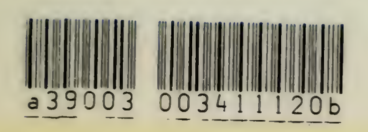
Histoire Nationale de la France

Depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1880

Édition illustrée

DE TRÈS NOMBREUSES GRAVURES : PORTRAITS, SCÈNES, VUES ET CART

1 volume petit in-4°. PRIX. 8


a39003 003411120b